

Epist.

393



Epist. 393















B. L. Franc. pag. 293.

Epist. 293



LETTRES  
DE  
LA FILLON



A COLOGNE  
*Chez Pierre Marteau.*  
MDCCLI.

61 B





BIBLIOTHECA  
REGIA  
MONACENSIS.



## AVERTISSEMENT.

*G* Race à la curiosité qui ne fut jamais si active, & à un certain esprit de communication répandu généralement parmi nous, il n'est plus aujourd'hui de Lettres closes. On tire de la poussière des Cabinets, Lettres, Mémoires, Anecdotes, & autres monumens, dont on ne pouvoit jamais espérer de jouir, sans l'utile émulation qui nous enrichit de tant de nouveautés qu'on n'attendoit pas. Les Lettres



que je donne au Public, &  
que j'ai déterrées à Paris,  
prouvent bien le bonheur sin-  
gulier qui récompense nos re-  
cherches; car je n'ose pas en  
faire honneur à la sagacité  
des miennes. Le nom de l'il-  
lustre Présidente, c'est ainsi  
qu'on appelloit la Fillon, m'a  
paru très-propre à piquer le  
goût de plus d'un genre de  
Lecteurs; & j'ai cru que des  
Lettres, aussi authentiques,  
quoiqu'à la vérité moins  
sçavantes que celles de Ni-  
non Lenclos, méritoient de  
leur servir de pendant.

Je ne préviendrai point le



Lecteur sur le caractère de  
ces Lettres , il suffit de con-  
noître un peu celui de l'Au-  
teur , pour sçavoir à peu  
près à quoi s'en tenir. Qu'on  
ne s'attende point pourtant à  
trouver ici la volupté nue :  
l'usage du Monde même im-  
modéré , forme au moins l'i-  
magination; engâtant le cœur.  
Comme je ne puis dissimuler  
qu'il n'entre un peu de re-  
connoissance dans le tendre  
intérêt que je prends à la mé-  
moire de mon Auteur , je  
voudrois bien ne pas la bor-  
ner à être l'Editeur de ses  
Lettres , & pouvoir encore



être son Historien. Mais c'est  
avec un sentiment d'humili-  
té bien sincere, & un vif  
regret, que j'envie aux Ecri-  
vains de la vie de Ninon  
Lenclos, des talens qui ne  
m'ont point été donnés.

Au reste, tout ce que je  
pourrois dire d'une femme  
à qui tant d'honnêtes gens  
ont les mêmes obligations que  
moi, ne vaudroit pas ces  
quatre Vers qu'on a mis au  
bas de son Portrait :

Toujours compatissante aux foiblesses humaines,  
Mon art sçut aplanir la route des plaisirs :  
L'Amour ne forma plus d'inutiles desirs,  
Je réformai ses loix, je supprimai ses peines.





## LETTRE PREMIERE.

*Au Marquis de \* \* \*.*

**V**OUS êtes tout à la fois le plus aimable & le plus perfide des hommes ; ma complaisance pour vous m'attire chaque jour des reproches , & j'ai sacrifié à votre légèreté la plus aimable des filles. Julie , l'infortunée Julie, paye bien cher le plaisir de vous avoir connu.

A



Vous deviez , & j'en avois  
pour garants vos sermens ,  
vous deviez , dis-je , l'ai-  
mer toujours. Je vous crus,  
& moi-même je formai  
des nœuds que rien ne  
devoit rompre. Julie en-  
troit à peine dans son troi-  
sième lustre, lorsqu'elle s'of-  
frit à votre vûe ; sa beauté  
vous surprit ; bientôt un  
feu voluptueux s'empara  
de vos sens ; vous apprîtes  
qu'à beaucoup d'appas , elle  
joignoit un caractère doux  
& tendre, vous l'en aimâtes  
davantage ; elle n'étoit pas



riche , cette découverte fût  
d'un bon augure pour vous,  
& la fortune dont vous  
jouissiez , vous donna l'es-  
poir de triompher. Il vous  
falloit une confidente ; vous  
jettâtes sur moi les yeux ;  
j'entrai dans vos vûes ; vous  
vouliez , disiez-vous , tirer  
de la misère une personne  
aimable , dont la jeunesse  
vous faisoit craindre un éga-  
rement d'autant plus cer-  
tain que sa mere , née avec  
des sentimens bas & inté-  
ressés , étoit sur le point de  
la sacrifier au plus vil in-



térêt. Ce motif me parut généreux ; je vis Julie ; je lui fis part de vos sentimens, & vins à bout de la persuader. Vous vous trouvâtes ensemble, votre figure acheva ce que vos promesses avoient commencé. Enfin, je vous unis ; & la mere, moyennant une somme, vous céda tous ses droits. Je fus enchanté de l'accord qui regnoit entre vous. Vous ne pouviez vivre un instant sans votre Julie, qui de son côté ne pouvoit supporter votre absence : alors



vous jouissiez tous deux  
d'un fort charmant, & tour  
à tour me remerciez d'avoir  
contribué à votre bonheur.  
Que les choses ont chan-  
gé ; vous continuez vos  
soins pour elle, elle trouve  
une aisance heureuse, & vo-  
tre libéralité ne lui laisse-  
roit rien à desirer, si elle  
vous aimoit moins. Sa san-  
té s'altère chaque jour, vo-  
tre indifférence a répandu  
sur son visage une pâleur,  
qui a fait éclipser les roses  
& les lys que vous y admi-  
riez autrefois. Ah ! Mar-



quis, que vous êtes coupable. Comment agiriez-vous vis-à-vis d'une coquette, puisque vous sacrifiez ainsi une jeune personne qui n'a jamais été sensible que pour vous? L'état de Julie est affreux, il m'est d'autant plus sensible que j'y aye part. Ouvrez les yeux sur votre injustice, rendez - lui votre cœur, elle le mérite. Adieu, venez me voir.





7  

---

L E T T R E . I I .

*Au Comte de \*\*\*.*

**V**Otre Lettre, Comte ,  
m'a surpris. Quoi !  
marié depuis deux mois à  
la plus aimable femme de  
la Cour, vous soupirez pour  
une autre ; vous faites plus,  
vous osez l'avouer. Sçavez-  
vous que , quoique bonne  
& compatissante , il est ce-  
pendant des foibleſſes que  
je n'excuse pas. La vôtre  
est de ce nombre. Le pré-

A 4



texte de votre changement est plaisant, mais ne persuade pas. Votre tendre & chaste épouse, dites-vous, trop occupée de vos plaisirs, ne se donne pas la peine de songer aux siens. Est-ce-là une offense qui puisse vous engager à lui manquer? La Comtesse n'a pas 14 ans, elle ignore ce que c'est que le plaisir: croyez-moi, profitez de ceux que sa complaisance vous accorde, insensiblement les vôtres feront naître les siens, alors elle les partagera avec vous.



Si absolument, pour gagner ce tems, qui sûrement n'est pas loin, vous voulez vous amuser, je vous ménagerai quelque instans auprès de l'objet qui vous a charmé; mais souvenez - vous - en bien, ce n'est qu'à condition que conservant votre cœur à cette aimable épouse, vous n'offrirez à Sophie qu'un amour passager, que le devoir supprimera quand il en fera tems. Trouvez-vous demain à l'Opéra, Sophie y sera avec moi, je la préviendrai, & nous souperons ensemble.



## LETTRE III.

*Au Chevalier de \* \* \*.*

**V**Otre délicatesse est hors de place, & pour un cadet de famille qui n'a que la cape & l'épée, votre scrupule va trop loin. L'hyver est sur sa fin. La petite Rosette est aimable, je l'avoue, & vous jouissez paisiblement de tous ses charmes; mais insensiblement le printems vous surprendra dans ses



bras : il faudra partir , je connois vos facultés , votre bourse altérée vous conduira à peine au Régiment , où vous ferez triste figure ; & cela pourquoi , pour vous être amusé , ( si j'ose me servir de l'expression ) à la moutarde. Eh morbleu ! aimez Rosette , j'y consens ; mais feignez d'aimer la veuve , ayez pour elle quelques complaisances , on les payera au poids de l'or. Votre amour pour la petite l'exige. En partant , si vos scrupules durent , vous la



laissez dans l'embarras : si au contraire vous vous prêtez , non - seulement vous ferez une Campagne gracieuse , mais vous donnerez à votre maîtresse de quoi l'empêcher d'avoir recours à un autre pendant votre absence. Craignez de vous mettre trop tard à la raison. La Veuve commence à s'impatienter ; le premier Plumet qui lui plaira , vous damera le pion , & vous regretterez trop tard l'or de cette vieille amoureuse : ne craignez point le ressenti-



ment de Rosette , je l'ai prévenue. Plus raisonnable que vous, elle a senti la solidité de mes conseils, elle doit même vous en toucher quelque chose. Croyez-moi , mon Chevalier , accordez vos faveurs , à qui s'offre de les payer si bien. Trouvez-vous ce soir chez moi , elle y fera , je ménagerai les instans , & vous sauverez toute la honte de votre défaite.



## LETTRE IV.

*A Monsieur de \*\*\*.*

**E**Nfin , mon cher , j'ai persuadé la Marquise entêtée de sa noblesse. Il lui paroissoit dur d'écouter un Bourgeois ; les dix mille livres ont levé tout scrupule , ou peu s'en faut ; vous ferez bientôt heureux , si c'est l'être que d'obtenir des faveurs à si haut prix. Je vous suis attaché , & c'est ce qui occasionné la réflexion



xion que je vous invite à faire. La Marquise est aimable, mais c'est une fleur à moitié fanée, deux enfans ont bien diminué ses charmes. Quel rage avez-vous de donner dix mille francs pour les restes d'un autre ? vous pouviez les employer bien mieux. Je connois une jeune innocente, à qui cette somme feroit la fortune ; vous jouiriez, mon cher, de la nouveauté ; elle n'en cède point à la Marquise pour la beauté ; elle a de plus la jeunesse. Croyez-



moi, reposez-vous sur ma prudence du soin de vos plaisirs. La Marquise est une Coquette, que la fureur du jeu expose à se livrer à qui-conque voudra réparer ses pertes. Vos dix mille francs feront peut-être perdus aussi-tôt que gagnés. Impérieuse, comme elle est, ou vous financerez de nouveau, ou la porte vous sera fermée le lendemain. Ma foi, j'en reviens à ma première réflexion; c'est trop payer une complaisance: il pourroit d'ailleurs vous arriver



river avec elle l'humiliante  
réponse qu'essuya, il y a  
quelque tems, un Robin,  
qui avoit prêté de l'argent  
à une femme de condition :  
voici le fait.

Dans un cercle de jeux,  
une Duchesse, après avoir  
perdu son argent, maudis-  
soit le sort. Un jeune Ma-  
gistrat, qui se trouvoit au-  
près d'elle, lui offrit sa  
bourse ; elle accepta vingt-  
cinq louis, & les perdit :  
vingt-cinq autres ne tar-  
derent point à les suivre.  
Furieuse, elle sortit pour se

B



rendre chez elle , son équipage n'étoit point arrivé : le Robin s'offrit de la conduire , elle y consentit. Arrivé à l'Hôtel , il lui donne la main jusqu'à l'appartement. Ah , Monsieur , dit-elle au Magistrat , en se jetant sur un sofa , il est des jours bien malheureux ! j'ai perdu aujourd'hui , outre les cinquante louis que je vous dois , cent autres que j'avois sur moi ; c'est une imprudence que je ne me pardonnerai jamais. Je suis au désespoir ; car je ne sçai



pas trop quand je pourrai  
m'acquitter avec vous. Le  
jeune Robin lui dit qu'elle  
avoit tort de s'inquiéter,  
qu'il en avoit encore cent  
à son service : la Duchesse  
le prit au mot, & offrit de  
lui faire son billet du tout ;  
il le refusa. Elle étoit belle ;  
il avança galamment quel-  
ques propos qui firent com-  
prendre à la Dame qu'un  
moment de complaisance  
l'acquitteroit ; elle se ren-  
dit. Le Magistrat se retira  
enchanté de sa bonne for-  
tune. Quelques jours après



il se fit annoncer chez cette Belle. Un domestique en vain le nomma ; la Duchesse ne le connoissoit pas : on le fit entrer ; il crut qu'en le voyant, on le remettroit ; il se trompa. Enfin , pressé de dire qui il étoit , il s'avança près de cette Dame ; & lui dit tout bas , que c'étoit lui qui avoit eu l'honneur de la reconduire le jour où la fortune lui avoit été si contraire.

Eh ! que ne disiez-vous cela d'abord , lui dit-elle ; nous autres femmes de con-



dition , nous prenons cela  
comme une prise de tabac.  
Qui fut étourdi , ce fut le  
Magistrat : il fit sa visite  
courte , & je suis persuadé  
qu'il est dégoûté pour tou-  
jours des femmes de con-  
dition ; c'est cependant un  
Conseiller. Si l'on a fait ce  
tour à un homme en place ;  
vous , mon cher petit Mar-  
chand , on pourroit bien  
vous jeter par les fenêtres.  
Croyez-moi , encore un  
coup , donnez dans la Gri-  
fette. Adieu , faites-moi  
sçavoir votre dernier mot.



## L E T T R E V.

*A l'Abbé de \*\*\*.*

**S**çavez-vous, mon cher Abbé, que vous êtes infatiable dans vos plaisirs, & que je vous regarde comme un homme unique : Quoi, la semaine dernière, vous soupez chez moi, avec six jolies personnes, vous les amusez toutes, & vous exigez de ma complaisance que je double aujourd'hui. Ma foi, je ne me prête à vo-



tre fantaisie que pour jouir  
de votre humiliation ; vous  
avez des talens , on le sçait ;  
mais qui peut beaucoup ,  
ne doit point tenter l'im-  
possible. N'importe , vous  
le voulez , j'y consens ; la  
partie a même quelque  
chose qui m'amuse davan-  
ce. A neuf heures ce soir  
on se mettra à table , les  
convives sont déjà chez  
moi , ils s'amusent à vos dé-  
pens. N'allez pas vous ima-  
giner faire illusion à leurs  
sens. En garde contre toute  
surprise , on ne vous fera



grace de rien : il me tarde  
 que la nuit vienne ; ce jour  
 est pour vous décisif. Ou  
 vous êtes un présomptueux  
 qui méritez d'être puni ,  
 ou un Héros qu'il faut cou-  
 ronner.

---

## LETTRE VI.

*A Mademoiselle de \*\*\*.*

L'AMOUR est , dites-  
 vous , un écueil que  
 vous voulez fuir , ou si ab-  
 solument il vous force à  
 donner votre cœur , ce n'est  
 qu'à



qu'à celui qui acceptera votre main. Ce langage est du vieux tems , & vous êtes cependant du nouveau. L'hymen ne vous est pas connu ; ce Dieu ne s'offre aux yeux d'une belle que sous un dehors trompeur , qui séduit pendant quelque tems. Mais bientôt le masque tombe ; alors on regrette sa liberté. L'Amant tendre & soumis n'est plus qu'un maître , un tyran : vous êtes charmante ; mais nous sommes dans un siècle où rarement un homme

C



opulent épouse une fille  
sans naissance & sans fortune : vous n'avez ni l'un  
ni l'autre ; que pouvez-  
vous espérer ? un parti fort  
médiocre. Vous serez , j'en  
conviens, honnête femme ;  
mais mal à votre aise. D'ail-  
leurs , soumise aux caprices  
d'un mari ; vous n'agirez  
que selon sa volonté , vous  
ne verrez que par ses yeux :  
enfin , une troupe d'enfans  
viendra , vous serez la pre-  
mière domestique de votre  
maison. L'Amour, ce Dieu  
que vous méprisez mal-à-



propos , vous offre un fort bien différent , foyez sensible , votre bonheur est certain. M. de \* \* , le plus riche particulier de Paris , vous offre six mille livres de rente bien assurés : croyez-vous que ce n'est pas acheter suffisamment votre complaisance : si cette fortune toute brillante qu'elle est , vous étoit offerte par un sexagénaire , votre répugnance me paroîtroit excusable ; mais votre Amant n'a pas trente ans : il joint à une figure aimable un ca-



raçtere doux & complaisant ; vous ne pouvez qu'être heureuse. Ce ne sera pas un mari, qui, abusant de son autorité, exigera de vous ce que vous ne ferez pas en droit de lui refuser ; mais un amant soumis, qui, craignant de perdre votre cœur, sera toujours occupé du soin de le mériter. Si cependant ( car les hommes sont inconstans ) si , dis - je , il venoit à changer , six mille livres de rente aideront à vous consoler, & pour lors conservant votre goût pour



l'hymen, vous pouvez pour  
l'acquit de votre conscien-  
ce épouser quelqu'un qui  
vous plaira, & à qui vous  
ferez part de votre petite  
fortune. Croyez-moi, ma  
chere enfant, réfléchissez  
sur votre état; faites atten-  
tion aux conseils que mon  
amitié vous donne; & s'il  
vous reste encore quelque  
scrupule, venez me voir,  
je me flatte de les lever.



## L E T T R E V I.

*Au Baron de \*\*\*.*

**E**N amour comme en guerre vous êtes un Héros , & l'on publie partout vos exploits. La Comtesse de \* \* \* veut absolument les célébrer , elle s'est apperçue que vous la regardiez avec plaisir ; pleine de bonté elle a bien voulu lire dans vos yeux : vous souhaitez vous trouver tête à tête avec elle , & loin de



son vieux jaloux , lui faire  
l'aveu de vos feux , elle y  
consent. M'étant offerte de  
vous rassembler , je me suis  
aussi chargé du soin de vous  
faire sçavoir le lieu du ren-  
dez-vous : ce sera à ma pe-  
tite Maison des Carrieres ;  
j'aurai soin que vous y trou-  
viez un petit souper galant.  
Un seul domestique , qui  
ne vous connoît ni l'un ni  
l'autre prendra soin de tout.  
C'est pour demain, la Com-  
tesse s'y rendra à la chute  
du jour ; vous êtes trop ga-  
lant pour la faire attendre.



Vous seriez content de cet arrangement , mais je suis plus votre amie que vous ne pensez. La Comtesse , toute aimable qu'elle est , ne peut pas seule prendre le soin de vos plaisirs , je la connois : le premier instant chez elle est flatteur , la plus tendre volupté y préside ; le second perd beaucoup , & l'indolence annonce le troisiéme. Sortis de table , il faut qu'elle se retire , vous ne pouvez la reconduire sans l'exposer. Que ferez-vous après



son départ ? Plein de desirs, coucherez-vous à la petite Maison tout seul ? Ce seroit vous jouer un vilain tour. Vous laisser revenir à Paris, vous ne trouveriez pas aisément à passer le reste de la nuit.

Admirez mon zèle pour vous ; je donnerai mes ordres, pour que vous ne restiez pas long-tems seul. Une jeune personne viendra remplacer la Comtesse. Plus vive & plus spirituelle, vous pousserez la conversation avec elle aussi loin



qu'il vous plaira. J'irai le  
 lendemain vous demander  
 à déjeuner. Adieu : Que  
 vous me devez de recon-  
 noissance !

---

## LETTRE VIII.

*Au Marquis de \*\*\*.*

**V**Otre lettre est folle,  
 & je n'ai pû la lire  
 sans éclater. Vous avez la  
 femme du monde la plus  
 aimable; mais ajoutez-vous  
 rien de plus infipide que ce  
 qu'on obtient d'une épouse,



qui toujours est à cheval  
sur son honneur ; la vôtre  
vous accorde tout avec une  
décence qui fait mal au  
cœur , ajoutez-vous ; & le  
moment le plus flatteur est  
souvent pour elle un instant  
d'ennui. Vous continuez  
votre description sur un ton  
si plaisant , qu'en vérité le  
plus grand sens froid n'y  
tiendrait pas. J'en ris en-  
core ; mais revenons à la  
prière que vous me faites.  
La Barone , dites-vous , a  
plus d'une fois répondu à  
vos propos galans , & vous



imaginez qu'elle vous rendroit heureux , si elle étoit instruite du sentiment délicat qui vous agite pour elle : je veux bien me charger du soin de l'en instruire ; mais ne craignez-vous point le ressentiment de votre prude moitié ? Ces femmes raisonnables-là prennent les caresses de leurs maris avec indifférence ; mais , croyez-moi , quoiqu'elles ne paroissent pas sensibles , elles ne souffrent pas aisément le partage , & sont plus promptes que d'au-



tres à se venger : au reste ,  
ce sont vos affaires. Vous  
n'êtes pas le seul que cette  
prétendue nonchalance ré-  
volte ; & je conviendrai  
avec vous qu'une personne,  
destinée par état au plaisir ,  
a , dans certains momens  
mille fois plus de charmes  
que la femme vertueuse ;  
mais ce n'est point ici le  
moment d'analyser cette  
différence , je verrai la Ba-  
rone , je ménagerai vos in-  
térêts ; & si l'occasion se  
présente , je vous la ferai  
saisir.



## LETTRE IX.

*A Mademoiselle de \*\*\*.*

**I**L est des usages dans le monde dont on ne peut s'écarter sans paroître ridicule. On doit se prêter à ce qu'exige l'état qu'on a embrassé. Vous êtes sur le théâtre, & vous jouez avec succès, les applaudissemens que le Public vous donne sont dûs à vos talens. On ne trouve en vous qu'un seul défaut, c'est que vous



séduisez tout le monde , & que personne n'a encore trouvé la route de votre cœur. Croyez-vous conserver cette indifférence , ne vous en flatez pas ; on vous livrera tant d'affauts , qu'après une résistance vaine , vous serez forcée de vous rendre ; je ne crains qu'une chose , c'est qu'un entêtement mal placé ne fasse tort à votre fortune. Le Duc de \* \* vous adore ; il est généreux , la certitude qu'il a de votre indifférence , irrite son amour , profitez de



la circonstance , ou formez de douces chaînes , ou quittez le théâtre : vous seriez vertueuse à pure perte , on n'en croiroit rien. Jusqu'à présent , on ne met personne sur votre compte, on vous rend justice , & vous passez pour n'être inquiète que du choix ; au bout d'un tems on ne pensera pas de même , ne vous connoissant pas une inclination d'éclat , on vous en prêtera une qui vous déshonorera: craignez d'essuyer les brocards auxquels fut exposé il y a quelques



ques années une Actrice ;  
qui trop farouche se trouva  
par malheur un domestique  
grand & bien fait , pour qui  
elle avoit quelque attention ;  
on le mit sur son compte ,  
le Public se déchaîna contre  
elle. Enfin honteuse , elle  
fut obligée de se retirer.  
Adieu , faites attention aux  
conseils que mon amitié  
vous donne.





## L E T T R E X.

*Au Chevalier de \* \* \*.*

**M** On vieux & cher  
ami, j'ai reçu votre  
lettre avec un plaisir sen-  
sible : j'y ai reconnu un  
reste de ce style flatteur qui  
me rendit autrefois votre  
conquête. Notre tems se  
passe, le plaisir, j'en con-  
viens, n'est plus si souvent  
de la partie ; mais l'estime  
& le sentiment trouvent  
toujours sa place. Vous me



demandez comment je passe mon tems , le plus gracieusement du monde ; ma maison est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'aimable ; je fais des heureux ; les plaisirs n'étant plus faits pour moi , je les vois naître avec complaisance pour les autres , leur bonheur m'occupe : après vous avoir rendu compte de ce qui charme mes instans , je reviens à la façon dont vous passez les vôtres. La table & le jeu captivent tour à tour votre tems : ce sont , dites-vous ,



deux plaisirs qui vous res-  
tent ; la goutte cependant  
les interrompt quelquefois,  
je vous plains. Entre nous  
toutefois vous l'avez bien  
mérité. Qui jamais fût plus  
coquet & plus volage que  
vous ? J'ai tenté de vous  
fixer ; mais zélé Partisan de  
l'Amour , vous l'étiez en-  
core plus de Bacchus. Par-  
don ! je moralise mal-à-  
propos : aimez - moi tou-  
jours , votre souvenir m'est  
cher ; vous devriez bien  
quitter votre solitude , &  
me venir voir ; je vous of.



fre ma maison ; & si dans ce moment la goutte vous laisse tranquille, vous pouvez compter sur quelque chose de plus. Adieu, Chevalier, je vieillis, & suis toujours folle.

---

## LETTRE XI.

*Au Comte de \*\*\*.*

**V**Ous jouissez, dites-vous, d'une liberté parfaite, & votre cœur est dans un paisible repos; vous présumez cependant ne pas



rester long - tems dans cet état , & vous sentez un secret mouvement qui vous porte à faire un choix. Votre situation est critique , & il n'est pas facile de vous donner des conseils. Vous souhaiteriez une Maîtresse tendre , attachée , sensible.. Hélas ! en est-il dans le siècle où nous sommes ; on aime rarement pour le plaisir d'aimer , vous ne pouvez cependant qu'opter , ou d'une personne dont vous prendrez soin , ou d'une femme de condition,



qui par fantaisie ou par goût se livrera à vos transports : cette dernière vous prendra facilement, & vous quittera de même ; l'autre sensible à l'aisance que vous lui procurerez, feindra de l'amour, & avec art vous donnera, par complaisance, ce que vous croirez ne devoir qu'à sa tendresse. Le portrait que je vous fais de notre sexe n'est pas flatteur ; mais il est fidele : en vous le peignant léger & inconstant, c'est vous le rendre tel qu'il est ; le vôtre ne



gagneroit pas plus à l'examen. L'Amour est un enfant, il faut jouer avec lui : la constance est une vertu qui n'est plus à la mode : ne vous faites donc qu'un amusement ; & , comme l'Abeille , prenez de chaque fleur le suc , sans vous arrêter à aucune.



LETTRE



## LETTRE XII.

*A Mademoiselle de \*\*\*.*

**E**Nfin , vous vous êtes  
rendue à mes conseils,  
& M. de \*\*. a vaincu vos  
scrupules. Il est enchanté de  
son bonheur ; & la bonne  
opinion qu'il a de lui-même  
l'empêche de faire attention  
que les six mille livres de  
rente qu'il vous a assurées ,  
ont pû hâter votre défaite.  
Je suis sensible à vos re-  
mercimens , la description  
E



des plaisirs qui sans cesse  
naissent sous vos pas, m'a  
beaucoup amusé ; je vous  
invite à en profiter , vous  
êtes dans l'âge heureux qui  
les permet tous. Usez - en  
cependant avec modéra-  
tion ; pour en jouir long-  
tems , il ne faut pas s'y  
livrer avec excès. Ménagez  
les faveurs que vous accor-  
derez à votre amant , lais-  
sez-lui toujours des desirs ,  
trop de complaisance vous  
perdroit , l'amour satisfait  
s'endort. Je n'abuserai point  
de la confiance que vous



me faites , foyez prudente  
& je vous fervirai ; mais  
comme la chose est déli-  
cate , laissez-m'en tout le  
soin , surtout point d'im-  
patience , il faut que l'utile  
passe avant l'agréable.

---

## LETTRE XIII.

*Au Vicomte de \*\*\*.*

J'Apprends avec chagrin  
que vous êtes malade ;  
je ne m'informe pas de ce  
qui a occasionné vos maux,  
je le sçai , & si vous eussiez



suivi mes conseils , vous jouiriez d'une santé parfaite. Vous vous êtes trop livré aux bouillantes ardeurs de la Marquise : à votre âge on est plein de feux , on suit inconsidérément les mouvemens impétueux que le desir inspire ; mais il est dangereux de s'y abandonner tout-à-fait. Une personne qui aime sincèrement , ménage l'objet de ses plaisirs. La Marquise insatiable dans les siens , n'a cherché qu'à se satisfaire ; vous en êtes la victime ,



peut-être un autre en ce moment courre comme vous à la perte : croyez-moi, foyez dorénavant plus œconome, & ne prodiguez pas mal-à-propos le revenu de votre santé ; consolez-vous cependant , quelques jours de repos vous rendront à vous-même ; Mais songez qu'il est beau de vivre.





## LETTRE XIV.

*Au Chevalier de \*\*\*.*

**Q**Uoi, mon cher, vous êtes décidé à faire le voyage ; & vous voulez, dites-vous, éprouver encore une fois le plaisir de vous trouver tête à tête avec moi. Le tems ne peut rien ( je le vois ) sur un cœur né galant. Je vous of-  
frois, dans ma dernière, ma maison , & quoique ce fût sincèrement, je ne m'atten-



dois pas à être prise au mot.  
 Votre résolution me flatte  
 & m'allarme tout à la fois.  
 Je me fais d'avance un plaisir  
 sensible de vous embrasser;  
 mais je crains pour vous  
 les fatigues de la route.

Partez cependant, ménagez-vous, je vous attends.  
 Je mettrai tous mes soins à vous amuser pendant  
 le séjour que vous ferez chez moi.  
 Il me passe au moment où je vous écris  
 mille folies par la tête, vous les faites naître.  
 Que j'ai de choses à vous dire ! nos



conversations ne languiront  
sûrement pas : qui sçait où  
elles nous conduiront? Ayez  
la goutte en arrivant, j'ai-  
me mieux souffrir avec  
vous, qu'être exposée à vos  
galanteries : oui, je l'avoue,  
je vous redoute, vous seriez  
capable de me faire faire  
une folie. A soixante ans,  
la chose seroit plaisante ;  
encore un coup, cela pour-  
roit arriver; & si vous me  
secondiez, cela iroit loin.  
Adieu, j'en courerai les  
risques avec plaisir. Mar-  
quez-moi le jour de votre  
arrivée.



## L E T T R E   X V.

*A Mademoiselle de \* \* \*.*

**J**E prends part à la perte que vous venez de faire, je voudrois pouvoir me dispenser de vous dire que c'est votre faute ; mais ma franchise l'emporte. Le Comte vous aimoit, & par malheur pour vous il n'a que trop sçû vous plaire, vous lui avez montré trop de sensibilité ; c'est une faute impardonnable dans ce



siècle pervers. Les hommes  
que par trop de bontés nous  
avons rendus nos tyrans,  
ont besoin qu'on les mène  
haut à la main. La douceur  
passe chez eux pour imbécil-  
lité, trop d'amour pour  
foiblesse, & ils ont l'in-  
justice d'exiger de nous une  
fermeté qu'eux-mêmes n'é-  
prouvent pas. Que cet exem-  
ple vous serve ; maitrisez  
vos sens ; profitez de l'em-  
pire que vous offre vos  
charmes ; ne vous piquez  
pas de constance ; foyez  
chérie, n'aimez personne,



surtout gardez-vous d'un  
attachement, c'est l'écueil  
de toutes les femmes de  
votre état; ne courez point  
après le Comte, affectez d'être  
insensible à sa perte, par  
vanité il reviendra à vous.  
Alors, punissez-le de sa  
légèreté, qu'il éprouve des  
caprices, laissez-le souhai-  
ter, & ne lui accordez qu'au-  
tant qu'il faudra pour ne le  
pas révolter. Voilà le grand  
art de nous soustraire à l'in-  
justice des hommes. De nos  
maîtres, ils deviennent nos  
esclaves; & tout bien exa-



miné, ils ne sont aimables  
qu'autant qu'ils sont sou-  
mis.

---

## LETTRE XVI.

*A Mademoiselle de \*\*\*.*

**V**Ous me pressez en  
vain de vous rendre  
service ; vous êtes l'instru-  
ment de vos maux ; vo-  
tre cousin prétendu cause  
votre perte , & je ne puis  
m'imaginer qu'on puisse ai-  
mer quelqu'un qu'on est  
forcé de mésestimer : mais ,



que dis-je , aimer ! non ;  
vous n'avez pour lui aucun  
sentiment flateur , il sert à  
vos plaisirs , c'est un do-  
mestique à vos gages ; vous  
avez tout sacrifié pour vous  
satisfaire , plus d'une fois  
je vous ai raccommode  
avec la fortune , vous l'avez  
méprisée : il est un tems  
pour tout , malheur à qui  
n'en faist pas l'instant fa-  
vorable : on gagne quelque-  
fois à être connue , vous  
perdez beaucoup à l'être.  
Votre légèreté , votre goût  
sans choix pour le plaisir ,



vos caprices , tout a contribué aux malheurs que vous éprouvez : dans votre état , il n'est que deux classes ; la premiere , procure un sort heureux ; la seconde , une infamie que la misère accompagne. La décence , une conduite honnête , un caractere doux & complaisant , rangent dans la premiere ; le libertinage entraîne dans la seconde. Le Marquis vous a décriée partout ; le tour sanglant que vous avez joué au Comte , vous a rendue méprisable ;



renoncez , croyez - moi à l'espoir de faire une conquête éclatante , vous en avez fait plus d'une ; mais tout est dit. Suivez le dernier conseil que mon amitié vous donne , faites argent du peu qui vous reste , retirez-vous à Lyon , c'est une Ville riche & opulente ; le Négociant achette au poids de l'or les plaisirs. Vous aurez là les graces de la nouveauté , & vous gouvernant avec sagesse , peut-être vous raccommoderez-vous avec la fortune ; mais



croyez-moi , là comme ailleurs , on n'aime pas les cousins.

---

## LETTRE XVII.

*A Monsieur de \*\*\*.*

**Q**U'ai-je appris , mon cher , avez-vous pû vous oublier à ce point ! Mettre la main sur une personne que vous aimez ! Quoi un simple soupçon vous porte à une extrémité qu'on pardonne tout au plus à la vile populace. Votre  
Maîtresse



Maîtresse est au désespoir,  
& ne veut rien entendre :  
je l'ai trouvé hier occupée  
à rassembler tout ce qu'elle  
tient de vous , portrait , bi-  
joux , elle ne veut rien  
garder : cependant je suis  
votre ami , & je veux bien  
vous faire part de ce que je  
pense : A travers sa fureur  
& son dépit, quelques mots  
échappés me font garans  
que vous lui êtes cher. Ecri-  
vez-lui , elle est l'outragée ,  
c'est à vous à demander gra-  
ce , je ne puis trop vous y  
engager ; vous perdriez



beaucoup : Julie est jeune , aimable , a de son sexe tout le flateur , sans en avoir les défauts. Telle Maîtresse est rare , d'ailleurs elle vous est fidelle ; que pouvez-vous souhaiter de plus ? Vous êtes plus heureux que vous ne méritez ; car par fois . . . . vous m'entendez. Au reste , cela ne me surprend pas ; vous avez , vous autres hommes , l'injustice d'exiger de nous , une vertu que vous n'avez pas.



## LETTRE XVIII.

*Au Chevalier de \*\*\*.*

**L'**Aveu que j'ai fait de votre part à la Marquise , a été bien reçu ; mais je ne reviens pas de sa surprise. Quoi ! le Chevalier amoureux de moi, s'est-elle écriée. Ah ! sa conquête me flatte , & je vais le raccommo-der avec le beau sexe , qu'il a jusqu'ici mé-prisé. Quel reproche ! avez-vous pû vous y exposer ?



Croyez-moi , mon cher, la nature prudente & sage, en se chargeant du soin de nos plaisirs , en a fait une distribution bien entendue, dont on ne doit point s'écarter : le sexe aimable mérite tout votre encens ; vouloir le porter ailleurs , c'est l'outrager. Aimez la Marquise ; oubliez dans ses bras le tems que vous avez passé dans l'erreur ; elle peut rétablir votre réputation. Les belles flatées de votre retour, s'empresseront à en juger par elles-mêmes. Que de mo-



mens délicieux votre conversion vous apprête ; profitez-en , mais avec prudence. Le serpent se cache quelquefois sous les fleurs.

---

## LETTRE XIX.

*Au Comte de \*\*\*.*

**R** Evenu de la bagatelle vous cherchez , dites-vous , à former un attachement ; mais vous voulez que le sentiment seul l'accompagne ; cet amour désintéressé, détaché de tou-



te matiere , ne se trouve plus que dans nos Romans , & n'a même jamais existé que dans l'imagination de ceux qui les ont fabriqués. L'Amour est un enfant qui meurt dès le berceau , s'il n'est nourri par le plaisir. Si cependant l'âge a chez vous de bonne heure amorti le desir , en ce cas , mon cher , ce n'est point une Maîtresse qu'il vous faut , mais une amie , une compagne : je n'ai sous mes loix qu'une jeunesse brillante , que le feu de la volupté



guide ; vous n'avez pas besoin de mes conseils pour le choix que vous voulez faire, ce n'est point dans un Temple consacré à Vénus qu'il faut chercher la sagesse ; adressez-vous à l'Hymen , ce Dieu débonnaire & bénin fera votre affaire.

---

## LETTRE XX.

*A Mademoiselle de \*\*\*.*

**J**E plains votre attachement pour le Chevalier. Comment une jolie femme



peut-elle penser comme il faut sur le compte d'un homme , que notre sexe doit détester. Ignorez-vous qu'il est Auteur d'un Traité qui paroît , & qui tend à démontrer que les femmes n'ont point d'ames. Nous ne sommes , selon lui , que de petites machines , plus ou moins parfaites , destinées aux plaisirs de ces hommes , qui , tout bien considéré , sont extrêmement méprisables , malgré l'essence parfaite dont mal-à-propos ils font trophée.

En



En effet , nous n'avons de défauts que ceux qu'ils nous donnent , nos travers sont les leurs ; ils encensent nos caprices , & ne cessent de ramper qu'au moment où par foiblesse ; nous leur abandonnons des droits qu'ils devroient respecter , & qui cependant les rendent presque toujours ingrats & parjures. Ne seroit-il pas plus raisonnable de croire que ce sont eux qui n'en ont pas , eux qu'on voit sans cesse manquer à ce qu'on appelle sentiment,

G



& qui n'est autre chose que cette ame , dont injustement ils veulent nous priver ? mais cette discussion nous meneroit trop loin. J'en reviens à ma premiere proposition , votre goût pour lui vous déhonore , il fait trophée de votre défaite , vous n'êtes que sa derniere conquête , & vos chaînes commencent à lui peser ; s'il vous rend encore quelques soins , c'est qu'il craint de vous désespérer : il souhaite enfin qu'un autre puisse vous



plaire & le tirer d'esclavage. Ces propos ne marquent que trop combien il est indigne de vous. Ouvrez les yeux, je suis outrée contre ce faquin, n'attendez pas qu'il vous quitte, rompez avec lui la première, que ce soit même avec éclat, toutes les femmes vous sçauront un gré infini. Adieu, j'ai en main de quoi vous dédommager bien agréablement.



## L E T T R E   X X I.

*A Mademoiselle de \*\*\*.*

**J'**Apprends que Monsieur de \* \* veut vous donner la main , cela ne me surprend pas ; mais que vous y consentiez , voilà ce qui m'étonne. Ma Lettre commence par le refrain d'une Chanſon , que cela cependant ne diminue rien de l'attention que je vous invite pour vous-même à donner aux conſeils que



mon amitié vous trace. Si l'Hymen offre mille déshagrémens à deux cœurs que l'état, l'intérêt & la raison unissent : à plus forte raison en doit-il apprêter, lorsque l'un des deux partis apporte à l'autre des raisons de troubler la tranquillité de cette union, qui rarement en entraîne beaucoup après elle. Epris de vos charmes, la crainte d'en perdre la jouissance, l'invite à prononcer ce oui fatal, qui presque toujours est suivi du dégoût. Avec plai-



fir il vous conduira à l'Hôtel , il y jurera de vous aimer toujours , il le fera même de bonne foi. Mais bien-tôt des parens , des amis , le Public même , le forceront de changer de sentimens : on lui fera un crime d'avoir épousé une fille du monde ; c'est ainsi vous le sçavez qu'on nomme celles que la fortune a placées par état dans votre classe : il rougira de sa faiblesse , & cruellement vous rendra responsable d'un travers que lui-même se fera



donné. Les soupçons jaloux  
suivront de près, vos actions  
quoiqu'innocentes, paroî-  
tront coupables à ses yeux :  
enfin d'une situation que  
vous aurez envisagé com-  
me heureuse ; le sort rigou-  
reux ne vous fera qu'un  
supplice.

Vous me direz qu'un  
homme devroit être flaté de  
fixer un cœur naturelle-  
ment léger, que d'une fille  
destinée au plaisir, en faire  
une honnête femme, c'est  
quelque chose de bien plus  
flatteur, que d'une fille ver-



tueuse en faire , comme il arrive souvent , une femme galante & coquette. J'en conviens avec vous , mais par un privilege aussi fou que puérile , on plaint l'un & l'on méprise souverainement l'autre. En un mot , ma chere , vous jouissez d'une liberté dont vous ne devez pas vous défaire. Dépendre des caprices d'un homme qui peut à chaque instant vous faire un reproche d'avoir parue aimable à d'autres qu'à lui , qui souvent l'ont beaucoup



mieux mérité : voilà ce que  
je ne vous conseillerais ja-  
mais, & ce que vous-même  
vous devez vous dire. Un  
long usage du monde m'au-  
torise à vous donner cet  
avis, mon attachement pour  
vous m'y invite, faites-en  
tel usage qu'il vous plaira,  
je vous annonce la vérité ;  
pour votre repos daignez la  
suiivre.





## L E T T R E X X I I .

*A Mademoiselle de \*\*\*.*

**V**Ous vous plaignez beaucoup de la vie unie & tranquille que vous fait mener le Chevalier : je vous l'avoue , cela ne prévient pas en votre faveur. Si vous pensiez , comme il faut , vous envisageriez votre état avec plaisir ; en effet en est-il un plus heureux ! Aimé de l'homme du monde le plus aimable , dont la



richesse ne nous laisse rien à desirer , pouvez-vous sans injustice vous plaindre du sort ? votre situation est digne d'envie. Ah , je vois ce qui vous révolte , vous n'osez vous livrer à ce penchant honteux qui vous porte d'un objet à l'autre ; vous êtes née coquette : je me fers de ce terme pour en masquer un plus dur.

La décence qu'exige les bonnes façons qu'a pour vous votre Amant , est un frein que vous rongez avec dépit. Que vous êtes in-



juste ! Qu'avez-vous fait de plus que mille autres de votre état, qui, pourvûes d'autant de charmes , aussi jeunes , & dont la douceur , l'esprit & les graces n'en cèdent rien aux vôtres , mènent une vie tumultueuse , que l'aisance & la misère accompagnent tour à tour. Dans la carrière que vous fait suivre le sort , tout paroît flateur tant que le brillant de la jeunesse est de la partie ; mais si par une bonne conduite on n'a pas mis à profit ces instans ,



où tout semble rire , une  
 misère affreuse annonce le  
 retour de l'âge , & la vieil-  
 lesse devient un fardeau ,  
 dont la pauvreté augmente  
 le poids . La vérité blesse  
 quelquefois, mon zèle pour  
 vous l'emporte sur cette ré-  
 flexion. Adieu.

---

## LETTRE XXIII.

*A Mademoiselle de St. C.*

**J**E ne reviens pas de la  
 nouvelle que l'on publie  
 sur votre compte. On dit



dans le monde , que renon-  
çant à tous les avantages  
qu'offre une figure aima-  
ble , vous avez quitté un  
quartier vivant , & où l'on  
ne respire que la joie & la  
gayeté pour vous sequestrer  
dans un Fauxbourg hideux,  
où vous habitez un triste  
galetas , avec un Poëte.  
Quel travers ! Quoi ! faites  
pour le plaisir , dont vous  
connoissez si bien le prix ,  
y renoncer. Pour qui ? pour  
un malheureux , élève du  
Parnasse. Oui , je dis mal-  
heureux ; car on le dit ,



gueux comme un Peintre.  
Son grenier, avant que vous  
y fissiez transporter vos meu-  
bles , n'étoit ( selon la chro-  
nique scandaleuse ) tapissé  
que de mauvais Sonnets.  
On ajoute que vous man-  
gez avec lui le peu que vous  
avez , en attendant qu'il  
donne au Public une Tra-  
gédie qu'il a commencé de-  
puis long-tems , qu'il fait  
toujours & ne finira jamais,  
& qui a pour titre le *Dé-  
luge* ; le beau sujet ! Vous  
pourriez bien tous deux faire  
partie des acteurs , en vous



joignant à ceux qui se noyent. En vérité, je gémis de votre folie, en est-il une plus pommée? Quand vous n'aurez plus rien, trouverez-vous sur le premier acte de cette Tragédie extravagante, quelqu'un qui vous prête de l'argent. Ceux qui fournissent aux besoins de la vie, prendront-ils pour valeur une Elégie, un Madrigal, une Chançon? quand enfin il faudra vous habiller, votre Marchand se payera-t-il avec un Rondeau? Ma foi, la tête vous tourne ;



tourne ; votre Amant vous a fait part de sa façon de penser ; & à la bien récompenser , il faudroit vous donner à tous deux les Petites-Maisons. O Ciel ! Est-il possible que ce soit là le fruit des soins que je me suis donné pour vous !

---

## LETTRE XXIV.

*Au Marquis de \*\*\*.*

**D**ites-moi , Marquis , ce qui peut occasionner ce goût qui dégénère  
H



en fureur, & qu'on voit à tous nos gens de qualité, pour les filles de théâtre ? qu'ont-elles plus que d'autres, sinon une effronterie démesurée, qui les fait fort souvent passer des bras du valet, dans ceux du Maître ? C'est une manie que je n'entends pas, & qui ne trouve sa source que dans la corruption de notre siècle. Marquez - moi vos sentimens là-dessus, je m'y tiendrai. Tandis que tous les autres font des folies inexcusables, jouissez, Philoso-



phe sensé , de tous les plaisirs décents que la raison vous offre ; dans votre aimable solitude , vous voyez chaque jour une compagne charmante , que votre amour , vos bonnes façons retiennent dans vos bras. Vous n'êtes liés l'un à l'autre que par goût & par sentiment , vous n'aimez qu'elle , vous êtes son univers ; vous payâtes autrefois les prémices de son cœur , de votre liberté : satisfaite de sa victoire , elle n'en ambitionne point d'autre , n'en



abuse pas , & ne veut de  
droits sur vous que ceux  
que sa tendresse vous arra-  
che. Vivez , heureux mor-  
tels , la Parque doit respec-  
ter de si beaux jours.

---

## LETTRE XXV.

*A Mademoiselle S\*\*\*.*

**J'**Ai découvert qui est le  
Cavalier qui vous a paru  
charmant au Bál dernier.  
A son air , nous l'avons pris  
vous & moi , pour quelque  
chose ; nous nous sommes



trompés , ma fille. Ce dehors fastueux , ce port noble renferment une ame basse ; ce n'est enfin qu'un Chevalier d'industrie , un joueur qu'on voit dans la même année éclabousser d'honnêtes gens , à qui , quelques mois après , ( faute de pain ) il demanderoit volontiers la charité. C'est cependant l'homme le plus aimable , & dans les instans où la Fortune aveugle lui rit , le plus dangereux ; rien ne lui coûte , il est généreux au-delà de l'expression.



Mais en apparence doué de toutes les vertus dans ces momens heureux. L'instant où il éprouve la misère lui rend tous les vices. Qu'on doit être difficile sur le choix d'un ami dans un siècle où le luxe confond tous les états. On méprise souvent un galant homme dont la modestie cache tous les avantages que la vertu & l'opulence unissent ; tandis qu'on honore lâchement un faquin , qui n'a de mérite que celui d'être bien vêtu. Evitez l'un , ma chere



enfant, tâchez de trouver  
l'autre, je vous le fouhaite.  
Adieu.

---

## LETTRE XXVI.

*A Mademoiselle de \*\*\*.*

**O**N dit que vous avez  
fixé M. de \*\*\*, &  
que vous êtes avec lui la  
plus heureuse des femmes.  
J'en ai toujours entendu  
parler comme d'un galant  
homme, & qui n'a de dé-  
fauts que ceux que sa dis-  
traction lui donne ; mais



comme par fois ses absences vont loin , comment pouvez-vous y tenir ? On m'a raconté de lui un trait impayable : on dit qu'ayant changé de demeure , & s'étant reposé du soin d'y faire conduire ses meubles par un domestique affidé , il passe toute la journée dans son ancien quartier : cependant sur le soir , voulant rentrer chez lui , il en prend le chemin ; mais la Place-Royale est grande ; il se ressouvient fort bien , qu'u-  
ne



ne des maisons qui l'entoure est la sienne ; mais malheureusement il ignore laquelle ; vainement il a déjà demandé à plusieurs Portiers où il demeure ; on n'a pas pû le lui enseigner. Enfin , après bien des recherches il croit avoir trouvé ; & d'un air aisé entre ; il va pour monter l'escalier , lorsqu'un Suisse à moustaches retroussées lui demande d'un ton roque : où allez-vous ? Chez moi , répondit-il : Vous ne logez pas ici , lui réplique-t-on :



Alors il entre en fureur ,  
& l'épée à la main veut  
forcer le Garde-Porte à lui  
trouver son gîte. Le Suisse  
crie ; les voisins accourent ;  
la populace amassée attire  
la Garde. Enfin , on est sur  
le point de conduire chez  
un Commissaire ce Pertur-  
bateur du repos public, lors-  
que son domestique , passe  
par hasard , reconnoît son  
Maître , & finit la scène.

Qu'en pensez-vous ? n'est-  
il pas du dernier plaisant ?  
celui dont on m'a fait part  
en dernier lieu ne l'est pas



moins. Il entre il y a quelques jours dans la maison d'un de ses amis ; il se trouve dans la salle où on l'introduit , deux Dames , qui , à son abord , se levent. Préoccupé d'autre chose votre Amant tire le fauteuil d'une , se met dedans , & s'abandonnant à ses réflexions, s' imagine être seul. Les Dames qui le connoissent, gardent le silence ; & attendent la fin de sa distraction. Enfin , au bout d'une demi-heure , il ouvre de grands yeux ; se leve,



& s'écrie : Ah ! vous voilà ,  
Mesdames : comment vous  
portez-vous ? on ne répond  
que par des éclats de rire ;  
il prend bien la plaisante-  
rie , demande excuse ; on  
s' imagine qu'il va se mêler  
de la conversation : non ,  
il disparoît sans rien dire.

Si vous ne faites qu'un  
même lit , il vous arrive  
souvent , ma chere , de le  
voir se lever , sans s'être  
apperçu que vous avez pas-  
sé la nuit à côté de lui.  
Au reste , ces distractions  
ne sont qu'amufantes , &



sans doute il sçait les ré-  
parer. Il a beaucoup d'es-  
prit, & dédommage, dit-  
on, par un quart-d'heure  
d'entretien, une heure de  
silence. Je vous invite à  
contribuer à son bonheur ;  
il est généreux, ajoute-t-on,  
& travaille au vôtre : vous  
me permettrez cependant  
de rire de ses écarts, tout  
l'Univers ne pourroit m'en  
empêcher ; vous-même je  
suis sûr en faites autant.

F I N.











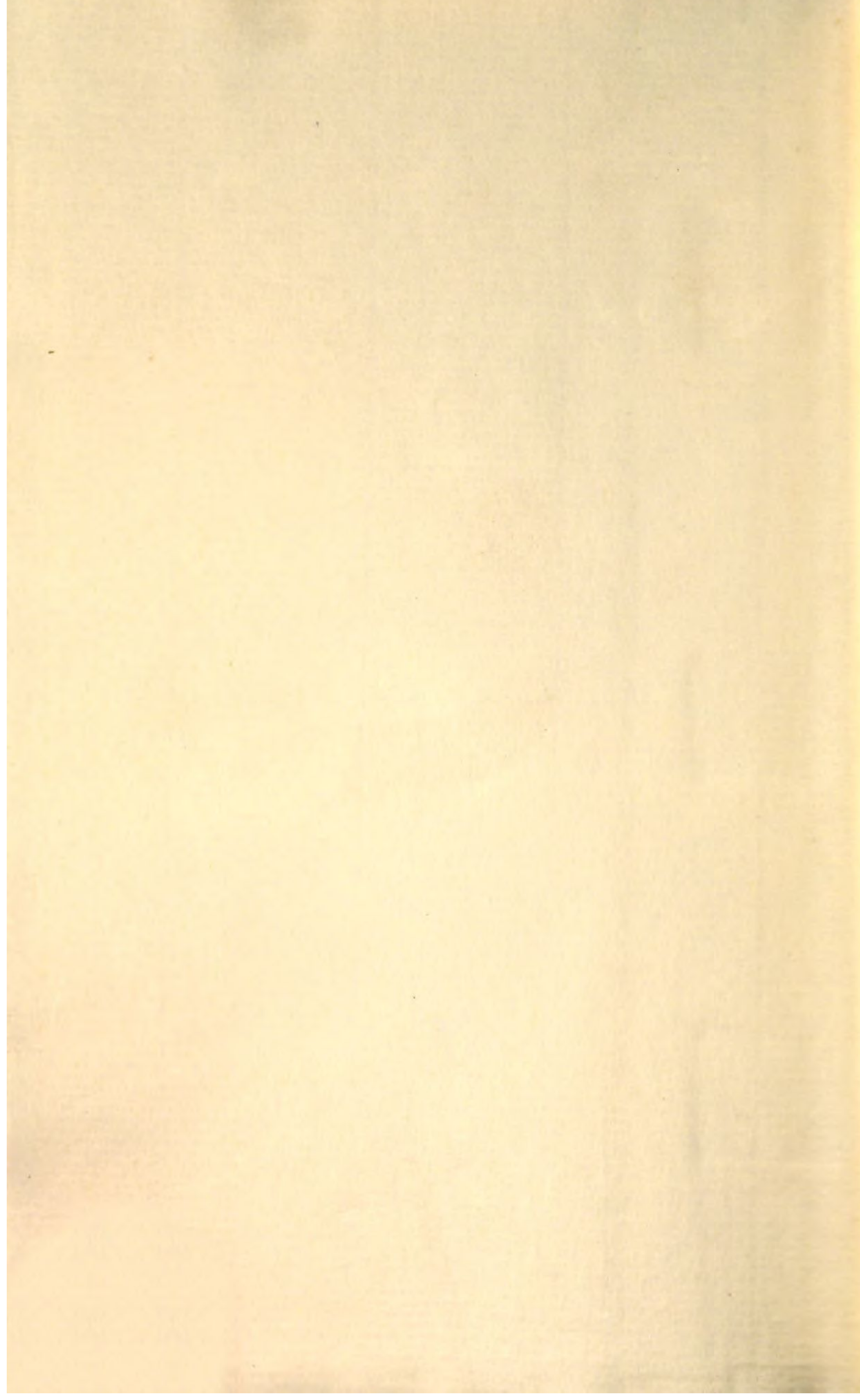
















Buchblinde  
I. Körperbau  
München







Coustelier, Antoine Urbain,

Lettres

Cologne 1751

Epist. 393

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10403150-5

VD18 14483785-001